801, p. 175-182). La présentation de cette seconde partie est faite dans le même esprit que la première, pour la rédaction des notices et l'introduction de chaque groupe. Ici, le classement s'effectue à partir de regroupements fondés sur le matériau, la forme extérieure et la couleur pour les pâtes de verre, le style, l'origine de l'original et, parfois, à l'intérieur d'un groupe, des ensembles iconographiques (rapt du Palladion, Amours, tête de Minerve, etc., p. 186-199). Les deux auteurs ont travaillé ensemble, ne serait-ce que pour placer dans l'une ou l'autre partie telle ou telle intaille difficile à classer. Le travail de l'une, en particulier sur les verres jugés antiques (p. 24-25), a déblayé le terrain et les analyses de l'autre ont approfondi les recherches, toutes les deux apportant des réponses parmi celles que nous attendions. C'est en effet un ouvrage foisonnant, qui met en évidence les interrogations que se posent tous les chercheurs en glyptique, au détour de quelques lignes (par exemple, p. 19, sur les intailles non terminées) ou dans l'ensemble d'une partie de l'ouvrage. C'est aussi un ouvrage riche sur le plan iconographique, même si la collection ne réserve pas vraiment de surprise, les graveurs ayant repris les mêmes motifs sans variantes notables. On saluera un ouvrage exemplaire, qui souligne la continuité de la glyptique, même s'il y a des siècles entre les dernières pièces antiques (p. 23 et 27) et les intailles modernes.

Hélène GUIRAUD.

Latin de la Renaissance à nos jours.

Pratiques et discours alimentaires en Méditerranée de l'Antiquité à la Renaissance, Actes du 18e colloque de la Villa Kérylos à Beaulieu-sur-Mer (4-6 octobre 2007) publiés par Jean LECLANT, André VAUCHEZ et Maurice SARTRE (Cahiers de la Villa « Kérylos » nº 19) : Paris, De Boccard, 2008, x-506 pages.

Les actes de ce colloque rassemblent, après l'allocution d'accueil de Jean LECLANT, encadrées par une introduction et une conclusion, vingt-deux communications de l'Antiquité au XVIe siècle. Le menu est copieux. Pour l'Antiquité (dix contributions) : « L'alimentation des élites mésopotamiennes » (Francis JOANNES), « Le vin en Egypte ancienne » (Pierre TALLET), « Le régime de la médecine hippocratique » (Jacques JOUANNA), « L'invitation des élites grecques au banquet » (Pauline SCHMITT PANTEL), « Le poisson dans le monde grec » (Sophie COLLIN-BOUFFIER), « L'alimentation en Grèce et à Rome en temps de crise » (Paul GOUKOWSKI), « Le *conuiuium* romain » (André TCHERNIA), « L'alimentation des élites dans la comédie grecque » (John WILKINS), « Les systèmes taxinomiques de l'aristocratie romaine » (Yves ROMAN), « Les rites d'hospitalité dans l'Antiquité tardive » (Bernadette CABOURET). Pour le Moyen Age (dix contributions aussi) : le monde byzantin (Béatrice CASEAU : « Monastères et banquets »), le monachisme occidental (Cécile CABY : « Abstinence, jeûnes et pitances »), l'Angleterre du haut Moyen Age et ses modèles alimentaires méditerranéens (Alban GAUTIER), l'Italie (« Diététique et alimentation des élites princières » : Marilyn NICOUD ; « Un hôpital florentin et son alimentation au XIVe siècle » : Charles M. de LA RONCIÈRE ; « Les bonnes manières à table dans le discours proverbial » : Francesca PUCCI DONATI), l'Andalousie musulmane (« Alimentation et cuisine » : Pierre GUICHARD) et, de façon plus générale, « Les fruits et les légumes dans les livres de cuisine » (Perrine MANE), « Disettes, famines et contrôle du risque alimentaire » (Pierre TOUBERT), « La nourriture comme sujet poétique » (Michel ZINK). Deux communications

seulement furent consacrées à l'humanisme : « Gourmands et gourmets de l'Antiquité sous le regard des humanistes romains du XV^e^ siècle » (Bruno Laurioux) et « Boire frais : re-naissance et mort d'un paradigme, à propos de la mort du dauphin François à Tournon le 10 août 1536 » (Madeleine Ferrieres).

L'unité du recueil est fortement marquée par l'introduction et la conclusion. En guise d'entrée (en matière), Sophie Collin-Bouffier et Bruno Laurioux dressent un état des recherches en histoire de l'alimentation : l'approche économique et sociale, liée à l'histoire de l'agriculture, et la nécessité, soulignée par Fernand Braudel et l'école des *Annales*, d'une histoire propre de l'alimentation, avec l'accès à la culture matérielle par l'archéologie, l'archéologie environnementale, l'ethnoarchéologie, l'archéo-zoologie et la paléobotanique ; l'histoire culturelle de l'alimentation, liée à l'histoire des mentalités et à l'ethnologie structuraliste. Puis nos deux collègues dégagent les quatre axes pour étudier l'alimentation des élites (modèles idéologiques de leurs discours ; typologie et quantité de nourriture ; pratiques de commensalité ; diversité de ces pratiques) avant de s'interroger sur l'unité ou le morcellement du pourtour méditerranéen dans l'espace et dans le temps. Le dessert (les conclusions) est servi par Maurice Sartre pour l'Antiquité (difficulté de l'analyse des sources, surtout pour les anecdotes, mais l'archéologie permet de sortir du champ des élites ; les banquets sont à la fois des marqueurs identitaires et des substituts aux concours ; la valeur sociale des aliments varie et l'étude des banquets et de la consommation aide à cerner les identités culturelles) et André Vauchez pour le Moyen Âge et la Renaissance, qui insiste lui aussi sur les difficultés qui tiennent à la nature de la documentation et souligne l'influence déterminante des religions monothéistes.

J'espère que cette brève présentation d'un livre réellement succulent aura mis l'eau à la bouche. Pour ma part, je ne suis resté sur ma faim qu'en ce qui concerne l'humanisme et la Renaissance. L'excellente contribution de Bruno Laurioux a insisté à juste titre sur l'importance du *De honesta uoluptate* de Platina, premier traité de gastronomie (c. 1467), a bien analysé la réception d'Apicius et le goût des humanistes pour le poisson (sur ces deux points, on aurait pu évoquer aussi N. Perotti, humaniste « friand de mots et curieux de choses » et lié au milieu romain), en faisant allusion aux banquets humanistes. Mais ce dernier point, comme de nombreuses œuvres de la Renaissance en vernaculaire (Rabelais...) ou en latin, aurait pu fournir des communications et rééquilibrer le volume en faisant à la Renaissance une part moins limitée. Je pense en particulier à l'humaniste de Parme F. M. Grapaldo, que j'ai tiré des limbes il y a une quinzaine d'années et qui a consacré tout un chapitre de son *De partibus aedium* (Parme, 1494, puis 1501, 1506 et 1516 et autres éditions posthumes) à la cuisine. Ce chapitre a fait l'objet du mémoire de maîtrise de Muriel Radisse soutenu à l'université de Nice (tout près de Beaulieu !) en 2003 sous la direction de Béatrice Charlet-Mesdjian. J'ajoute, pour terminer sur une note gastronomique, que Grapaldo a écrit, à ma connaissance, le plus ancien éloge poétique (latin) du parmesan (1494, puis 1516, f. 15v) : « Prima nobilitas in Italia caseo datur Parmensi his temporibus, cum olim secunda Ianis daretur. Hinc nos Disticho :

Non me Vestinus pressit, non Luna nec Hyblae
Bubsequa (Buss- *1494*) : sum Parmae nobile lactis opus. »

Jean-Louis Charlet.

Trois tragédies latines humanistes. Achilles, *Antonio Loschi*. Progne, *Gregorio Correr.* Hiensal, *Leonardo Dati*. Texte établi et traduit par Jean-Frédéric Chevalier (Les Classiques de l'Humanisme) : Paris, Les Belles Lettres, xxxvi-404 pages, dont 121 doubles.

Depuis la belle édition de l'*Ecerinis* d'A. Mussato (2000), première tragédie latine à l'antique, la communauté scientifique attendait en complément l'édition critique des trois tragédies qui l'ont suivie, de la fin du XIV^e^ siècle au milieu du XV^e^ : l'*Achilles* d'A. Loschi (1390), la *Progne* de G. Correr (1426-1427) et l'*Hiensal* de L. Dati (1440-1442). Sous le titre *Le masque et le thyrse*, l'introduction (p. IX-XXXV) définit ce qu'est la tragédie latine au tout début de l'humanisme par rapport aux définitions de l'époque, à la redécouverte des tragédies de Sénèque, aux réflexions que celles-ci avaient suscitées et à la nature du tragique mis en scène (thème du *furor* ; transgression et perversion monstrueuse du sacré et de ses lois). L'auteur s'interroge sur la structure de ces pièces, sur leur théâtralité et sur leur dramaturgie, en particulier sur la fonction des chœurs et des didascalies internes. J'ai beaucoup aimé le parallèle entre les descriptions de Dati et les recommandations qu'Alberti adresse aux peintres. L'introduction s'achève par un état de la recherche sur ces premières tragédies néo-latines et par une mise en perspective de ce travail, d'abord présenté dans le dossier de l'habilitation à diriger des recherches soutenue à l'université de Provence le 17 décembre 2001, dans l'ensemble des publications de l'auteur sur le théâtre néo-latin.

Chaque tragédie, dans l'ordre chronologique, est ensuite présentée (notice sur l'auteur, sur la tragédie elle-même avec l'analyse de ses sources antiques, médiévales et contemporaines, y compris parfois artistiques, et les critères qui permettent de la dater et de la situer dans son contexte historique, sur l'histoire de sa transmission manuscrite et de ses éditions imprimées, avec une présentation très détaillée des normes d'édition et des choix ecdotiques nouveaux que propose l'éditeur) avant l'édition critique du texte en face de sa traduction (à chaque fois il s'agit de la première traduction française, dans l'ensemble très fidèle et d'une bonne tenue littéraire, mais qu'on aurait aimée en stiques pour établir une distinction entre les trimètres et les mètres lyriques des chœurs) accompagnée d'une annotation de bas de page et de très riches *Notes complémentaires* (94 p. en petits caractères).

Pour l'*Achilles* d'Antonio Loschi (p. 3-57 + 60 à 97 doubles), la première tragédie néo-latine à sujet antique, qui n'a été restituée à Loschi qu'à partir de 1832 (on aurait pu souligner dans l'introduction la part prise par Loschi dans la fameuse querelle sur la langue latine à Florence en 1435 dont il sera question à propos de Dati), J.-F. C. apporte au total une bonne cinquantaine de corrections, compléments ou précisions à l'édition procurée par V. Zaccaria en 1981. Les 27 ou 28 passages où les choix de J.-F. C. diffèrent de ceux de V. Zaccaria sont discutés en détail (p. 39-49) ; dans 22 cas j'approuve sans réserve l'éditeur français (mais p. 39 v. 105 et p. 45 v. 548 les explications métriques sont embrouillées ; p. 46 v. 583 J.-F. C. a raison de conserver *certo* contre la correction de Zaccaria, mais sa note ne correspond pas à l'apparat correspondant p. 83 ; p. 95 v. 880 pourquoi ne pas garder la leçon des trois manuscrits conservés *laurigera* alors que dans la n. 4 on conjecture que le nom *uertex* pouvait être féminin à l'époque de Loschi ?). Globalement, la nouvelle édition de J.-F. C., qui n'a pu prendre connaissance que très tard de l'édition mise en ligne par Jan-Wilhelm Beck en mai 2008, constitue un indéniable progrès, même si on peut discuter de la division en cinq actes (qui n'apparaît que plus tard, dans des manuscrits de *Progne* et *Hiensal*) et de certains *orthographica* (je pense au fait de souder les enclitiques, ce qui ne correspond pas aux habitudes de l'époque et, semble-t-il, de l'auteur). Je regrette seulement qu'après avoir donné

des indices très convaincants de variantes d'auteur, J.-F. C. n'en ait pas tiré les conséquences pour l'établissement du stemma (reprise du stemma de Zaccaria légèrement modifié), du texte et de l'apparat : il aurait fallu distinguer le premier état du texte des fautes de transmission. Le lecteur n'est pas en état de le faire à partir de l'apparat proposé.

Dans sa *Progne* (p. 99-159 + 160 à 207 doubles), G. Correr retrouve, mieux que Mussato, Loschi ou Dati, l'inspiration de Sénèque (sublime de l'horreur dans la jubilation morbide du criminel vainqueur) en la mariant à la mythologie d'Ovide et en l'enrichissant de nombreuses tesselles empruntées à divers auteurs (J.-F. C. ajoute plus d'une cinquantaine de *loci similes* en réévaluant l'influence d'Horace, Stace, Juvénal et Claudien). Pour établir le texte, J.-F. C. a raison d'éliminer trois manuscrits *descripti* (B, U et R) et de se fonder sur M, manuscrit autographe qui donne, de l'aveu même de l'auteur, son texte définitif. Mais, outre que dans ces conditions on ne comprend pas bien pourquoi au v. 661 (*At qui*) la leçon de F est choisie contre CM, qu'au v. 838 la graphie « italianiste » rejetée pourrait être celle de Correr et qu'on peut contester quelques choix ecdotiques, je ne suis pas convaincu par la place donnée à l'édition de Ricci (Venise, 1558) et aux *excerpta* de Nicolas Heerkens (*Icones*, Utrecht, 1787, puis Paris, 1788). La prise en compte de tous les faits rapportés par J.-F. C. et l'examen des variantes discutées m'amènent à la conclusion, que je ne peux pas argumenter ici, que Ricci a disposé d'un manuscrit proche de F, avec de nombreuses fautes de copie ou de lecture, et qu'il s'est permis de nombreuses corrections « classicisantes ». Quant à N. Heerkens, avec sa découverte abracadabrantesque, il m'apparaît comme un faussaire qui a cherché à se mettre en avant en prétendant avoir retrouvé un manuscrit du *Tereus* de Lucius Varius ; pour moi (je suis plus proche de L. Casarsa que d'A. Onorato et J.-F. C. me paraît très proche de la vérité dans sa p. 152), il a trouvé (lors de son séjour à Venise ?) un exemplaire de l'édition de Ricci et à partir d'elle il a corrigé et interpolé (en forgeant de faux vers) le texte de Correr pour lui donner l'aspect d'une tragédie antique (argument très fort en ce sens de L. Casarsa rapporté p. 151). Ces considérations ont évidemment une incidence importante pour l'établissement du texte et de l'apparat : Ricci et Heerkens ne représentent pas des états primitifs du texte. On ne peut donc pas conserver le stemma proposé par Onorato. Néanmoins, l'édition ici proposée marque un progrès par rapport aux précédentes.

J.-F. C. souligne bien l'originalité de l'*Hiensal* (p. 209-250 + 254-288 doubles), où Dati prend ses distances avec le modèle sénéquien en se rapprochant de Lucien et d'Alberti (*Intercenales*, *De pictura*) et en forgeant de nombreux néologismes (bonne mise en valeur de l'originalité du portrait du monstre *Liuor*). Pour l'histoire de la transmission du texte, J.-F. C. suit Onorato, sauf pour la place du manuscrit BNF 8363 qu'il exclut à juste titre comme manuscrit contaminé alors qu'Onorato y voyait une troisième version... mais alors il ne fallait pas conserver le stemma d'Onorato et on aurait pu distinguer dans l'apparat les variantes d'auteur des fautes de copie. J.-F. C. améliore l'établissement du texte en rectifiant plusieurs lectures erronées et en proposant trois conjectures. J'approuve les deux premières (v. 69 et 111) ; en revanche, au v. 235, je préfère la conjecture présentée dans l'apparat, mais non retenue dans le texte, *Erysichtonis*, plus proche du texte transmis par les manuscrits. En revanche, p. 254, ligne 3, pourquoi retenir *lacessierint* si cette leçon n'est pas de Dati ? Autres passages où je ne suis pas convaincu par le choix de l'éditeur : p. 260 v. 75 ; p. 268 v. 275 ; p. 271 v. 338, 342, 343 ; p. 272 v. 369 (quelle est l'orthographe de Correr ?) ; p. 275 v. 446 (problème de ponctuation).

Les *Notes complémentaires* (ecdotiques, linguistiques, métriques, stylistiques, littéraires, historiques et géographiques) sont d'une très grande richesse : foisonnement des rapprochements avec des sources antiques, médiévales (y compris verna-

culaires) et néo-latines ; fines analyses du travail d'écriture (par exemple p. 356, n. 1 de la p. 199), de la dramaturgie... Mais, plus l'annotation est riche, plus on est tenté de vouloir l'enrichir, ou parfois de la discuter. Quelques suggestions en hommage à ce beau travail : à propos de Loschi, on n'oubliera pas qu'en 1390 certaines œuvres antiques n'ont pas encore été retrouvées, ce qui fragilise certains rapprochements avec Silius Italicus (p. 299, n. 9 de la p. 65) ou avec les *Silves* de Stace (p. 315, n. 12 de la p. 85 ; p. 317, n. 1 de la p. 87). A propos de Dati, ses v. 655-656 sont rapprochés d'un passage de l'*Anticlaudianus* d'Alain de Lille (p. 284), mais le texte de départ est Claudien lui-même (*In Ruf.* 1,25 sqq.). Du point de vue métrique, J.-F. C. note au v. 937 (= 1033) de Correr un trochée cinquième (p. 357, n. 8 de la p. 200) ; mais il faudrait ajouter une seconde irrégularité dans le même vers : un anapeste quatrième. Au v. 1009, la vraie solution pour résoudre la difficulté métrique mentionnée (p. 360, n. 11 de la p. 204) est d'abréger le *te* en hiatus (semi-élision) comme on le voit parfois chez Virgile à l'imitation du grec (par exemple *Aen.* 6,507 *te, amice, nequiui*) pour obtenir un dactyle premier suivi d'un tribraque second. A propos de la pratique surprenante, six fois répétée, qui consiste à terminer un trimètre iambique au milieu d'un mot (p. 217 et 363, n. 4 de la p. 257), il faudrait préciser que le cas de synaphies entre les v. 3 et 4 de la strophe sapphique *latine* chez Catulle et Horace (puis chez certains néo-latins) n'est pas comparable car il s'agit là d'imiter la structure originale de la strophe grecque qui ne comptait que trois vers : deux hendécasyllabes sapphiques + un vers sapphique de 16 syllabes que les Latins ont coupé en un hendécasyllabe + un adonique. Chez Dati, au contraire, un mot est à cheval sur deux trimètres successifs et bien distincts.

Enfin, ce beau livre comporte une riche bibliographie générale (p. 382-392) et deux index : noms des auteurs antiques, médiévaux et humanistes ; noms des historiens des textes et des éditeurs scientifiques (p. 393-402). Avec l'édition de *l'Ecerinis* d'A. Mussato, ces trois éditions marquent, même si on peut regretter que les différents états de chaque tragédie n'aient pas été suffisamment mis en valeur, un progrès considérable. Désormais, la communauté scientifique dispose d'un bel instrument de travail sur les débuts latins de la tragédie humaniste.

Jean-Louis CHARLET.

María José MUÑOZ JIMÉNEZ, *Un florilegio de biografías latinas. Edición y estudio del manuscrito 7805 de la Biblioteca Nacional de Madrid* (Collection « Textes et Études du Moyen Âge », n° 47) : Louvain-la-Neuve, Fédération Internationale des Instituts d'Études Médiévales, 2002, 315 pages.

Le florilège étudié dans ce livre rassemble des vies d'hommes illustres de l'Antiquité, extraites principalement de Quinte-Curce, de Diogène Laërce, du *De uita et moribus philosophorum* attribué à Walter Burley, de Suétone, de l'*Histoire Auguste* et du livre XXI de Tite-Live. Entre autres intérêts, il offre la seule trace connue jusqu'à présent de la diffusion de l'*Histoire Auguste* en Espagne ; la vie de Valérien commence par un passage correspondant à une interpolation présente seulement dans une famille manuscrite de l'*Histoire Auguste* (la famille *S*). Autre point notable : les extraits de Quinte-Curce attestent certaines leçons considérées jusqu'à présent comme des conjectures d'éditeurs : en III, 1 (*expectatione*) et IV, 15 (*regi nunciaret* et *acie*).

Le florilégiste a composé lui-même des notices sur Nerva et Trajan pour combler le vide entre Suétone et l'*Histoire Auguste* : ce seul fait suffit à montrer que le recueil n'est pas une juxtaposition de notes de lectures, mais une œuvre à part

entière. La façon dont l'excerpteur a sélectionné et remanié les extraits confirme cette ambition littéraire. Cette œuvre, — puisqu'on peut donc réellement employer ce terme —, est transmise par un seul manuscrit : Madrid BN 7805, manifestement autographe, comme le prouvent diverses gloses écrites de la même main. D'après la date de la copie, l'ouvrage date du XV^e^ s. ; et d'après son contenu, on peut même préciser qu'il fut composé dans la seconde moitié du XV^e^ s., puisqu'il comporte un extrait du *Contra Hypocritas* du Pogge, qui date de 1447-1448. Bien que ce soit moins intéressant pour la datation du florilège, j'ajouterais que le rédacteur a utilisé un autre texte du XV^e^ s. : la traduction latine de Diogène Laërce par Ambrogio Traversari (traduction qui date des années 1424-1433 et non du XIII^e^ s., comme on peut le lire p. 11 et 39). La présence du Pogge et d'A. Traversari prouve que le florilégiste connaissait bien les milieux humanistes italiens de son temps : à titre d'hypothèse — émise d'ailleurs avec une prudence justifiée —, M^a^. J. Muñoz Jiménez juge qu'il pourrait s'agir de Martin d'Avila, qui appartenait aux cercles du Marquis de Santillane et d'Alfonso Carrillo ; tant qu'on n'aura pas découvert de manuscrits sûrement copiés de sa main, une telle hypothèse restera malheureusement invérifiable.

Comme le texte est transmis par un manuscrit autographe, l'éditrice a choisi d'en reproduire toutes les particularités graphiques ; elle introduit certes quelques corrections (car il peut aussi y avoir des *lapsus calami* dans un autographe), mais celles-ci sont rares et elles sont évidemment signalées dans l'apparat critique. Un second apparat indique aussi les références de chaque extrait, et l'apparat principal comporte les divergences entre le manuscrit du florilège (Madrid BN 7805), l'édition de référence de l'œuvre dont sont issus les extraits et, éventuellement, certains témoins de cette œuvre. Une telle présentation peut paraître complexe, mais elle se révèle à l'usage très claire, et elle permet de rendre compte du double statut du florilège : à la fois recueil d'extraits d'auteurs anciens et œuvre à part entière.

Ce qui vient d'être dit suffit à montrer l'intérêt de ce livre, qui s'inscrit d'ailleurs dans le cadre plus vaste d'un programme d'étude sur les florilèges latins conservés dans les bibliothèques espagnoles (voir notamment la longue note 52 des p. 37-38, qui cite de nombreuses autres publications issues de ce programme). De tels travaux permettent d'accroître nos connaissances dans au moins trois domaines : la diffusion des auteurs classiques au Moyen Âge, les florilèges médiévaux, qui ne sont pas seulement des réceptacles d'auteurs anciens, mais de véritables créations littéraires, et enfin la « transition » entre Moyen Âge et Renaissance dans l'Espagne du XV^e^ siècle.

Jacques Elfassi.

Humanistica Luxemburgensia : la Bombarda *de Barthélemy* Latomus, les Opuscula *de Conrad* Vecerius. Textes édités, traduits et annotés par Myriam Melchior et Claude Loutsch sous la direction de Claude Loutsch (Collection Latomus Volume 321) : Bruxelles, Éditions Latomus, 2009, 238 pages.

Comme il est annoncé p. 5, les deux éditions publiées dans ce volume sont issues de recherches menées dans le cadre d'un projet sur les humanistes d'origine luxembourgeoise, le Luxembourg étant considéré dans ses frontières de l'ancien duché, qui était plus vaste que l'actuel.

Le premier texte est de l'humaniste Latomus († 1570), celui-là même qui a donné son nom à la revue belge bien connue et à la collection dans laquelle est publié cet ouvrage, et qui, né à Arlon, relève donc bien du Luxembourg historique.

Sa *Bombarda* (1536) est un poème mi-épique mi-didactique (l'éditeur lui applique les deux qualificatifs p. 17) qui, en une succession de tableaux, décrit le canon et en dénonce les effets néfastes. L'introduction donne en cinq parties les éclaircissements nécessaires et situe notamment l'œuvre dans son contexte politique, le conflit entre François I^er^ et Charles-Quint. En ce qui concerne l'édition, on aimerait savoir sur quel texte elle est fondée : c'est sans doute celui de 1536 (Paris, François Gryphe), mais la chose n'est pas précisée (cf. p. 13 et 28). La traduction, volontairement littérale, cherche avant tout à faciliter la lecture d'un texte assez difficile. Elle est accompagnée d'un apparat des sources et de notes infrapaginales. Un *Index fontium antiquorum* complète l'ensemble.

La seconde partie du volume contient trois opuscules de Conrad Vecerius, philologue et secrétaire de Charles-Quint. L'*Oratio habita in funere Hadriani sixti*, discours funèbre en l'honneur du pape Adrien VI prononcé le 30 septembre 1523 devant les cardinaux réunis dans la Chapelle Sixtine, exigeait beaucoup de tact, dans la mesure où ce pape allemand avait suscité la haine à Rome. L'essai *De duabus seditionibus Siciliae* traite des soulèvements de 1516 et 1517 en Sicile ; Vecerius, qui y a pris Tacite comme modèle, est contraint d'éviter d'aborder les raisons profondes du mécontentement dans l'île. Le *De rebus gestis Imperatoris Henrici VII*, essai historique commandé par Charles Quint sur Henri VII, empereur du Saint-Empire, souffre de lacunes et trahit un embarras manifeste de l'auteur. L'édition est fondée sur les différentes éditions imprimées de ces opuscules. La traduction, claire, est accompagnée de notes principalement historiques, les questions de langue ayant été abordées dans l'introduction.

La présentation générale de l'ouvrage est excellente. Une ou deux broutilles : on lira p. 132 « bien qu'il ait dû », et on comprendra p. 133, note 169, que 18742 désigne la deuxième édition de l'ouvrage de A. Draeger, effectivement publiée en 1874 ; les références à l'édition Allen de la correspondance d'Érasme, notes 161 et 163 p. 132-133, sont peu claires. Ce volume intéressera à la fois les spécialistes de l'humanisme et les historiens de la période.

Étienne Wolff.

Ianus Dousa. Neulateinischer Dichter und Klassischer Philologue, herausgegeben von Eckard Lefèvre und Eckart Schäfer (NeoLatina 17) : Tübingen, Gunter Narr Verlag, 2009, 360 pages.

Ce volume est le fruit d'un colloque qui s'est tenu en 2008 à Fribourg en Allemagne et était consacré à Janus Dousa (1545-1604), poète, philologue et historiographe humaniste mais aussi diplomate et homme politique des Pays-Bas. Les participants à ce colloque enseignant majoritairement dans des universités allemandes, tous les articles sont en allemand, à l'exception de celui de Gérard Freyburger.

La définition claire du sujet empêche une dispersion des contributions, qui sont en outre ici regroupées par rubriques : « Dousas frühes Dichten », « Dousa Staatsmann und Poet », « Dousa als Philologe », « Dousa als Niederländischer Dichter und Geschichtsschreiber », « Rezeption in Deutschland », « Lebensbild », « Dousas Söhne ». On va donc des poèmes de jeunesse de Dousa à la production de ses deux fils, eux aussi poètes et philologues, en passant par les aspects essentiels de l'œuvre de Dousa et sa réception. Le cadre d'une telle recension interdit de parler dans le détail des dix-huit articles.

Naturellement il était impossible d'explorer de manière exhaustive les multiples facettes d'une personnalité et d'une œuvre si larges. Par exemple l'auteur de

ces lignes a regretté de ne pas trouver d'étude sur Dousa imitateur de Martial dans ses *Epigrammata*, un sujet qu'il a lui-même abordé (dans un article à paraître, « La réception de Martial du XV^e^ au XXI^e^ siècle en France et en Europe à travers ses traductions et ses imitations »).

Ce livre sur un homme assez mal connu, et pour lequel on ne disposait guère jusqu'ici que des travaux de Chris L. Heesakkers, vient combler un manque. Il ajoute un nouveau fleuron à la belle collection *NeoLatina*, où il côtoie le volume consacré à Heinsius, un élève de Dousa.

Étienne Wolff.

Étienne Dolet, *Carmina (1538)*. Edition traduite et annotée, précédée d'une introduction sur sa poétique par Catherine Langlois-Pezeret (Travaux d'Humanisme et Renaissance n° CDLV) : Genève, Droz, 2009, 672 pages.

Remaniement d'une thèse soutenue à Paris IV en novembre 2006, ce gros volume fait précéder l'édition des *Carmina* de 1538 d'une présentation de l'auteur, de son esthétique et de sa pensée (p. 9-246). Sur l'esthétique de Dolet, rattachée à celle de la silve (p. 25-29, 53-54, p. 162 [Dolet reprend-il l'opinion de Vadius, en 1518, selon laquelle la silve est une longue épigramme ?], 187, 563...), je maintiens l'objection que j'avais présentée en soutenance : oui, les *Carmina* de Dolet présentent une bigarrure de mètres et de thèmes, mais la variété n'est pas spécifiquement réservée à la silve et, à une époque où fleurissent de nombreux recueils poétiques explicitement intitulés *Silves*, le fait même de ne pas avoir choisi ce titre, mais celui, beaucoup plus général, de *Carmina* (avec, pour certaines pièces, le titre explicite d'épitaphe) et de ne jamais se référer aux *Siluae*, montre que Dolet ne daigne pas se rattacher à ce courant. De même, il me paraît difficile d'interpréter certaines de ses épitaphes à partir d'une conception trop précise et trop technique de la monodie : Dolet n'est pas un élève qui appliquerait à la lettre les prescriptions d'un maître (par exemple p. 587 à propos de 4,11). D'autre part, il subsiste des ambiguïtés ou des erreurs dans l'analyse métrique (notamment la confusion sénaire / trimètre iambique p. 81-83 ; septénaire et tétramètre trochaïque catalectique à propos de 3,32) et bien des difficultés métriques ont été éludées. On relève aussi quelques erreurs, mais peu nombreuses : p. 61, Dolet étant né après la mort de Marulle, on ne peut pas le considérer comme son contemporain ; on ne peut pas écrire que la préposition *absque* « n'est utilisée que dans le latin tardif » (p. 148 : cette préposition, non cicéronienne il est vrai, apparaît chez Plaute, le Ps. Salluste, Apulée, Aulu-Gelle et peut-être Quintilien) ; l'*Anthologie* de Planude est redécouverte non vers 1494 (avec sa première édition imprimée), mais dès les années 1460 (p. 162). Cela dit, C. Langlois-Pezeret propose la première étude d'ensemble de la poétique de Dolet et l'on appréciera les nuances qu'elle introduit dans l'analyse de son cicéronianisme, ainsi que son étude de l'épigramme. Fort intéressant aussi le chapitre V de cette première partie sur les choix moraux et idéologiques de Dolet, même si les liens avec Lucilius (auteur fragmentaire d'un accès difficile dans la première moitié du XVI^e^ siècle) ne me paraissent pas clairement établis (p. 205-206), non plus que ceux avec Alciat (p. 206-207) ou l'influence de Pomponazzi sur sa métaphysique (p. 236-244 : des analogies superficielles ne prouvent pas une dépendance). La conclusion de cette première partie est un peu rapide (p. 245-246), mais caractérise bien la poésie de Dolet : variété et liberté, non sans un certain humour, sont les maîtres mots de sa poétique.

La seconde partie, la plus longue, offre la première édition critique avec traduction et annotation du recueil de 1538 (p. 247-621, avec les poèmes de quelques amis). Chaque livre est précédé d'une introduction qui en analyse le contenu. Les principes de l'édition sont précisés dans l'introduction (p. 37-39 : reprise d'une correction de G. Demerson et correction de quelques coquilles ; respect de l'orthographe de Dolet sauf la dissimilation des *u* consonnes « afin de faciliter la lecture du texte » [!] ; modernisation de la ponctuation). Dans le texte latin, j'ai regretté de trop nombreuses ponctuations à l'allemande, séparant la complétive de la principale (1,2,11 ; 1,12,35 ; 2,1,52 et 66 ; 2,57,5 ; 3,3,10 ; 3,7,4 ; 3,18,4 ; 4,2,10 ; 4,18,2 ; 4,20,7 ; 4,25,1) ou des discordances entre la ponctuation du latin et celle du français (e.g. 4,23,23). L'apparat est, dans l'ensemble, bien rédigé ; mais on relève quelques erreurs de numérotation des vers (p. 260) ou quelques discordances entre le texte choisi et l'apparat (ainsi en 1,64,10 ou 2,60,5).

La traduction, en stiques non rythmés, est généralement satisfaisante. Mais on peut regretter quelques mots oubliés (p. 254, dédicace du livre 1 *stultam*... ; 1,46,18 *lupam*... ; 2,15,5 *deiectam* ; 3,1,16 *in amico* ; 4,18 titre *Lugduni*...), quelques imprécisions, voire des fautes de temps ou quelques faux-sens (1,1,7 *larga* ; 2,1,23 *stipatus* ; 2,56,14 *furit* ; 3,32,15 *alueos* [et oubli de *fontium*] ; 3,34,33 *Superum* et 36 *laesa*...) et même quelques fautes de construction (2,4,18-19 [comparer avec la version de 1534] ; 2,22,12-13 ; 2,31,8 ; 3,14,21-22 ; 3,34,27). On aurait aussi souhaité une harmonisation de la traduction (traduction du même mot dans le même poème, par exemple en 3,6,4 et 9, ou dans la même formule de dédicace). Ces imperfections doivent être relativisées : l'auteur a l'insigne mérite de proposer la première traduction d'un très vaste corpus poétique (plus de 3000 vers) et, même après plusieurs relectures, il reste inévitablement des imperfections. Étant donné l'importance de Dolet dans l'histoire de l'humanisme français, cette traduction rendra de grands services aux historiens, philosophes ou littéraires non latinistes.

Je ne m'arrêterai pas sur quelques défauts matériels (décalages dans le découpage des pages entre le latin et le français : ainsi p. 496-504 ou 534-538 ; ou encore l'*apparatus criticus* de la p. 520 concerne en fait le poème 3,23 p. 522) ou sur les redites ou les discordances entre l'*apparatus fontium*, sous le texte latin, et les notes qui accompagnent la traduction française (par exemple p. 248-249 n. 2). Cette annotation est très riche (prosopographie, sources littéraires, contexte historique ou idéologique...). On peut regretter parfois l'absence d'annotation (par exemple pour *summa parens rerum* en 2,1,62) ou contester telle analyse de détail (par exemple p. 307 n. 111 : les composés en *-mastix* sont bien antérieurs à Budé, ils remontent à l'antiquité ; p. 383, n. 28 : pour ma part, j'y vois un éloge de la médecine de Rabelais et non une allusion au scepticisme ; p. 559, n. 170 : pour moi Dolet veut dire que Virgile prend parfois des libertés avec l'histoire) ou tel rapprochement (par exemple p. 381 n. 16). Mais de telles critiques seraient mesquines devant un travail aussi considérable. Je regretterai seulement que les modifications apportées par Dolet par rapport à son texte de 1534 n'aient été ni classées (corrections de coquilles comme en 3,21,10, 3,29,2, 4,10,6... ; corrections orthographiques comme dans le titre de 3,18 ou en 3,33,3 ou 4,20,15 ; corrections métriques comme en 2,52,15, 3,14,34, 4,10,1 ou 4,20,17 ; corrections de syntaxe ou de style comme en 3,17,1-2 ou 3,33,41 ; modifications qui touchent au sens comme dans le titre de 2,56 ou en 3,30,18-19, 4,4,2... ; ajout d'une dédicace en 3,34 et 35 ou d'une strophe comme en 4,22,21-24 ou au contraire, suppressions comme en 4,23,30) ni étudiées : il est pourtant intéressant, chaque fois qu'on le peut, de montrer le travail d'écriture du poète.

Le volume est enrichi par des annexes (édition d'un poème de 1534 non repris en 1538 et représentation de l'éclipse lunaire du 18 juin 1536) et par une très riche

bibliographie de 33 pages, où il manque parfois quelques précisions (année de certaines revues, pagination de certains articles). Au total, malgré quelques imperfections inévitables dans un travail pionnier, ce gros volume est aussi un beau volume qui facilitera l'accès à l'œuvre poétique latine d'une des figures les plus importantes de l'humanisme français.

Jean-Louis CHARLET.

Les académies dans l'Europe humaniste. Idéaux et pratiques, textes édités par Marc DERAMAIX, Perrine GALAND-HALLYN, Ginette VAGENHEIM et Jean VIGNES, préface de Marc FUMAROLI (Travaux d'Humanisme et Renaissance n° CDXLI) : Genève, Droz, 2008, 704 pages.

Ce volume rassemble les actes d'un colloque tenu à l'Institut Universitaire de France et en Sorbonne du 10 au 13 juin 2003, augmentés de quelques contributions. Il est centré sur les académies italiennes et sur leur mise en parallèle avec les académies du nord de l'Europe, essentiellement la France, et insiste sur les rapports entre philologie, littérature, archéologie, beaux-arts et musique (d'où de nombreuses illustrations). En manière d'introduction, Carlos LÉVY présente une synthèse très bien documentée et parfaitement claire de ce que fut l'Académie de Platon jusqu'à Philon de Larissa et au-delà, jusqu'à sa fermeture par Justinien en 529. Le volume s'organise ensuite géographiquement et chronologiquement (avec quelques petites entorses que je réparerai dans mon compte rendu) à l'intérieur des sections géographiques.

La première partie, consacrée à l'Italie, compte quinze contributions, en commençant par Rome (quatre travaux) : Pomponio Leto et l'invention de l'Académie Romaine, à partir des années 1460 (Concetta BIANCA) ; l'Académie Romaine après Pomponio Leto (mort en 1498) et diverses *sodalitates* dans le premier quart du XVI^e^ siècle (Paola FARENGA) ; les académies à partir de 1540, en particulier l'*Academia Vitruviana* et surtout l'*Accademia degli Sdegnati* dans ses rapports avec les *Antichità Romane* de Pirro Ligorio (Ginette VAGENHEIM) ; un aspect négligé du programme pédagogique de l'*Accademia dei Lincei*, 1605-1624 (Rachel BINDMAN). Pour Florence (trois communications) : la place des *Novae Academiae Florentinae opuscula* (édités en 1533, puis 1534) dans la polémique médicale sur la valeur de la médecine arabe « barbare » (en particulier Avicenne et Mésué) par rapport à celle de Galien (Alfredo PERIFANO) ; la naissance de l'*Accademia del Disegno* en janvier 1563 (Eliana CARRARA) ; les célébrations organisées par l'*Accademia Fiorentina* à l'occasion de la mort de Michel-Ange (juillet 1564), qui provoqua une querelle sur la primauté de la peinture et de la sculpture entre Benvenuto Cellini, pour la sculpture, et Lionardo Salviati, pour la peinture (François QUIVIGER). Pour Naples (quatre communications) : l'*Accademia dei Sereni*, fondée en 1546, et le discours original qu'y prononça l'un des trois Français qui y furent admis, le médecin humaniste Simon de Vallembert *De forma academiae seu de optimo genere disserendi* (Tobia R. TOSCANO) ; la révision académique du *De Partu Virginis* de Sannazar avec un élargissement sur l'étude de l'expression littéraire latine du sentiment religieux (Marc DERAMAIX) ; les rapports entre parole et image dans l'iconographie funéraire au début du XVI^e^ siècle dans le contexte de l'*Academia Pontaniana* (Riccardo NALDI) ; à propos de la *Cappella Caracciolo di Vico*, les rapports entre l'idéal pontanien de magnificence et les arts au début du XVI^e^ siècle, entre Rome, Naples et l'Espagne (Luciano MIGLIACCIO). Giancarlo ABBAMONTE a fait le lien entre Rome (académies de Bessarion et de Pomponio Leto) et Naples à propos des

études lexicographiques latines dans l'ambiance des académies, avec une attention particulière à Perotti (sans avoir accès à mes articles sur la correspondance entre Perotti et le cardinal Ammannati et sur la destination réelle du *Cornu copiae*, contemporains ou postérieurs à sa contribution) et à Maio. Pour Bologne, Anne Rolet s'est intéressée à l'*Academia Bocchiana*, réunie, comme son nom l'indique, autour d'Achille Bocchi, auteur du recueil d'emblèmes intitulé *Symbolicae Quaestiones* (Bologne, 1555). Stéphane Rolet étudie les rapports que les *Hieroglyphica* de Pierio Valeriano (1556) entretiennent avec les dix académies italiennes auxquelles appartiennent la plupart de ses dédicataires ; et Donatella Livia Sparti, le rôle des académies italiennes des beaux-arts dans le développement de la copie peinte à but éducatif, avec un appendice sur les phases de constitution de l'*Academia Ambrosiana*.

La seconde partie (les académies dans l'Europe du Nord, souvent dans leurs rapports avec l'Italie) regroupe treize communications. La première traite de la *Teutsche Academie* écrite par Joachim von Sandart (Nuremberg 1675 et 1679) à partir de son expérience personnelle dans les académies artistiques italiennes (Lucia Simonato). Pour la France (douze communications), et d'abord dans ses relations avec l'Italie, ont été abordés les rapports entre les *Discours académiques florentins d'Estienne du Tronchet* et *I Marmi* d'Anton Francesco Doni à travers certaines académies réelles ou fictives (Florence — Paris *via* Venise dans la seconde moitié du XVI^e^ s., Chiara Lastraioli) et les rapports entre lettrés et artistes à propos du dessin (Leonardo et certains humanistes — Lefèvre d'Etaples, Budé, Tory... — ou artistes — Jean Perréal, Jean Pèlerin — français : Carmelo Occhipinti). Dans le domaine purement français, l'Académie de poésie et de musique a retenu l'attention de six collègues : sa création par Jean-Antoine de Baïf et sa place dans les *Euvres en rime* (Elisabeth Vinestock) ; expérimentation musicale et pédagogie académique, à propos du conflit entre le Parlement de Paris et cette académie en 1570 (Jean Vignes) ; les *Psaumes mesurés* de Claude le Jeune écrits pour cette académie et publiés en 1606 après la mort de leur auteur (Isabelle His) ; la musique mesurée et le salon, modes d'exécution pratiques et d'écoute dans leurs rapports avec cette académie (Jeanice Brooks) ; son rôle dans la lutte d'Henri III contre les ambitions des Guises (Yvonne Roberts) ; et ses rapports aux oratoires du roi, ou la postérité musicale de l'activité de Baïf dans le contexte spirituel des fondations pieuses d'Henri III (Bruno Petey-Girard). Deux contributions traitent de l'Académie du Palais qu'Henri III présida au Louvre à partir de 1576 : la place qu'y a tenue Guy du Faur de Pibrac (Loris Petris) ; les courants stoïciens et anti-stoïciens qui s'y sont manifestés (Alexandre Tarrete). Enfin, en ce qui concerne les académies tournées vers les sciences naturelles, la médecine, voire l'alchimie, Rosanna Gorris Camos s'est intéressée au polygraphe Jacques Gohory « le Solitaire », à son Lycium Philosophal Sanmarcellin et à ses rapports avec Claude-Catherine de Retz et son Salon vert ; et, en revenant aux relations entre l'Italie et la France et en passant au XVII^e^ s., Marie-Elisabeth Boutroue a étudié les rapports entre le naturaliste italien Paolo Boccone et l'Académie Bourdelot.

Le sujet abordé était vaste et toutes les académies italiennes et françaises (à plus forte raison, européennes) n'ont pu être traitées. Mais j'espère que mon compte rendu donnera une idée de la richesse de ce beau livre qui marie si heureusement arts et littératures (latine et vernaculaires) et ouvre de nombreuses perspectives. Un *index nominum* de vingt pages montre cette richesse et facilite la consultation de l'ouvrage. Un seul regret : un index... de toutes les académies citées dans le volume aurait été le bienvenu.

Jean-Louis Charlet.

Isaac Newton, *El templo de Salomón (Manuscrito Prolegomena ad Lexici Prophetici partem secundam)*, Edición Principe, traducción española y estudio (segunda edición crítica revisada y actualizada con nuevo estudio), a cargo de Ciriaca Morano Rodriguez (Clásicos del pensamiento) : Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 2009, lxxiv-150 pages, dont 61 doubles.

La présente édition s'insère dans un projet de publication des œuvres laissées inédites à sa mort par Isaac Newton. Dès avril 1996, C. Morano donnait, sous le titre *El templo de Salomón*, l'*editio princeps* des *Prolegomena ad Lexici prophetici Partem secundam in quibus agitur De forma Sanctuarii Judaici*. Cette publication, réimprimée en décembre 1998, allait susciter un intérêt pour les œuvres théologiques et bibliques inédites de Newton jusque-là négligées : sur plusieurs centaines d'œuvres inédites, seules trois avaient été jugées dignes d'être publiées juste après sa mort. En 1872, la famille avait cédé à l'université de Cambridge les manuscrits scientifiques, les autres ayant été estimés de peu d'intérêt par les experts de ladite université. Ces autres manuscrits furent vendus en 329 lots chez Sotheby's en 1936 et récupérés par 36 acheteurs. Le manuscrit qui nous occupe (Babson 434) se trouve actuellement à l'Huntington Library de San Marino (Californie), après être passé par la Burndy Library du M.I.T. Dès novembre 1996 fut initié en Espagne le projet de publier les œuvres latines inédites de Newton, bientôt suivi d'un projet similaire d'édition électronique pour les œuvres inédites en anglais à l'Imperial College de Londres sous la direction de Robert Iliffe. À partir de 2001, des collaborations s'établirent entre les deux projets. Puis apparurent en 2004 de nouveaux projets d'édition de ces œuvres aux États-Unis (Indiana) et au Canada (Halifax, Nouvelle-Écosse). Si C. Morano a donné en décembre 2009 une nouvelle édition revue et mise à jour, c'est en raison et des répercussions scientifiques et culturelles de la première et de l'évolution des recherches sur l'édition de Newton, en particulier la mise en ligne du *Temple de Salomon* sans autorisation ni référence à l'auteur de cette *editio princeps*.

Une fois ces questions clarifiées dans l'introduction de cette seconde édition (p. xv-xxii), l'auteur a enrichi son travail d'une longue *Etude préliminaire* qui étudie d'abord le contexte du manuscrit (étude de sa transmission, aspects scientifiques et théologiques de son contenu : p. xxiii-xlvii), puis les problèmes philologiques de son édition et de sa traduction. La mise en perspective permet de rectifier l'image déformée qu'on se faisait de Newton avoir d'avoir récupéré ses œuvres théologiques inédites. C. Morano dépasse l'opposition entre le Newton scientifique, mécaniste, et le Newton théologien, en insistant sur l'unité de sa pensée. Bien que prêtre de l'Église anglicane, Newton est en marge de la théologie orthodoxe : théiste, il parvient à concilier sa nouvelle vision (mécaniste) du monde avec le principe d'un Dieu transcendant car pour lui la cause première n'est pas mécanique. Il applique la même méthode inductive au monde et à l'interprétation des prophéties, la philologie s'appliquant au texte biblique comme à n'importe quel texte. Pour lui, du point de vue épistémologique, connaître le fonctionnement de l'univers et le plan de Dieu pour le monde naturel, pour l'histoire des hommes et pour les fins dernières (eschatologie), c'est la même démarche. Les lois physiques expriment la domination de Dieu sur le monde comme les prophéties de la Bible expriment sa domination sur l'histoire humaine et ses fins dernières ; les lois physiques permettent de comprendre le monde comme les prophéties bibliques permettent de comprendre, après coup, l'histoire humaine. Le temple de Salomon est le signe de la présence de Dieu parmi les hommes ; il exprime la pensée théologique juive et son interprétation des prophéties (centralité de Dieu dans

l'univers et dans l'histoire humaine, le passage de la Jérusalem terrestre à la Jérusalem céleste ouvrant l'histoire sur l'eschatologie). Mais si cette conception concilie l'existence de Dieu avec la nouvelle vision du monde, elle ne peut accepter le dogme orthodoxe de la Trinité : Newton a une interprétation arienne du Christ, subordonné au Père et créé par Lui.

L'édition elle-même (p. 71 à 134 avec une traduction espagnole en face du texte latin et une double annotation en bas de page qui correspond à un commentaire littéraire et à un commentaire ecdotique qui tient lieu d'apparat critique, avec de très nombreux doublons d'une page à l'autre) est précédée du fac-similé du manuscrit autographe (p. 1 à 69) grâce auquel on peut contrôler les lectures de l'éditrice. Ce manuscrit, constitué de trois blocs avec des feuillets qui ne sont pas tous numérotés, est complexe et parfois rendu difficile à lire par les corrections que l'auteur a apportées. Est-on en présence d'un ouvrage ou de deux versions d'un même texte ? La reconstitution « unitaire » proposée par C. M., avec un système parfaitement justifié de numérotation des feuillets, emporte l'adhésion : à une première partie, brève et synthétique, succède un commentaire approfondi du passage d'Ézéchiel. Mais l'ouvrage semble manquer de conclusion : C. M. pense avec vraisemblance qu'il pourrait ne pas être achevé et donc qu'il se placerait à la fin de la vie de Newton, après 1725. L'auteur n'aurait pas eu le temps de l'achever. Ses sources principales sont la *Biblia sacra polyglotta* de Walton (1657) et les *Critici sacri* de Jacobus Flesher (1660), ce qui n'exclut pas des vérifications et des approfondissements sur les textes originaux compilés par Walton et Flesher ; par ailleurs, Newton a eu directement accès à Philon et à Buxtorf. Newton, qui connaît bien et l'hébreu et le grec, a fait un véritable travail critique sur le texte hébreu d'Ézéchiel, qu'il a révisé à partir des variantes fournies par d'autres versions : au total, 37 corrections dont 35 appuyées sur les LXX, une sur Jérôme en accord avec le syriaque et une conjecture personnelle (passage d'un singulier à un pluriel). Son commentaire se fonde sur celui de Drusius. Définissant ses choix éditoriaux, C. M. déclare avoir limité ses corrections du texte aux erreurs évidentes, à la présentation et à la ponctuation, sans se substituer à l'auteur. Elle n'édite pratiquement jamais les passages biffés par Newton, ce que je déplore tout en reconnaissant que ces passages sont parfois difficiles à lire : ces corrections sont révélatrices de la méthode de travail de Newton et, dans certains cas, de l'évolution de sa pensée. L'éditrice renvoie le lecteur au fac-similé, moins lisible encore que l'original auquel elle a eu accès ! Mais c'est elle qui était la mieux placée pour transcrire les passages supprimés ou modifiés dans un véritable apparat (qui fait défaut). Une édition qui se veut critique ne saurait s'adresser qu'au tout petit nombre de spécialistes capables de lire eux-mêmes le manuscrit sur fac-similé ! Mais cette lecture permet de relever quelques fautes de l'éditrice, et ce dès la première page (p. 74 et f° 1) : la première version du titre doit se lire *continens expositionem allusionum ad mundum*... et non *c. expositionem allusionem ad m.* (traduire « ... l'exposé des allusions au monde... » et non « la exposición alegórica al mundo... ». Quelques autres exemples pris au hasard de vérifications ponctuelles : p. 107 (f° 37), ligne 3, lire *quatuor* et ligne 20 *orgijs* = *orgiis* (et non *orgyis*) ; p. 123 (f° 56) point 18 *cubitis* me paraît corrigé en *cubitos* ; p. 134 (f° 68) l'adjonction de *quae* est inutile si l'on tient compte de l'état du manuscrit (c'est un exemple palmaire pour montrer que la connaissance des corrections de l'auteur est nécessaire à l'établissement de son texte) : après *Via autem ascensus* Newton a ajouté au dessus de la ligne *ducebat a domo regis* puis deux mots qu'il a dans un deuxième temps supprimés (illisibles sur le fac-similé) ; mais il me semble qu'il y a ensuite un *et* qui coordonne avec la suite de la phrase *augustissima erat*... Et donc le *quae* que C. M. croit omis par erreur est inutile... J'ajoute qu'à la p. 87 (f° 12) le mot *Commentarium* aurait dû être

identifié comme… réclame du f° 13 (ce que ne fait pas la n. 11 de la p. 87 = n. 7 de la p. 87, un des doublons auxquels j'ai fait allusion plus haut) !

Par ailleurs, C. M. déclare s'être permis plus de libertés dans la traduction espagnole tout en s'efforçant de respecter le style de l'œuvre (clarté d'expression et sobriété, mais avec une grande richesse lexicale) et en rencontrant quelques difficultés dans la traduction des termes techniques. De fait, la traduction m'a semblé assez libre, parfois même un peu trop. Après la liste des abréviations et l'index des auteurs et œuvres cités dans l'édition, une riche bibliographie (p. 139-149), qu'on aurait souhaitée ordonnée thématiquement, vient clore un livre qui a le grand mérite de faire connaître un texte important pour la compréhension de la pensée de Newton et pour l'histoire des idées, mais qui, tel qu'il se présente, ne constitue pas une édition scientifique.

Jean-Louis Charlet.

Florence Vuilleumier-Laurens & Pierre Laurens, *L'âge de l'inscription. La rhétorique du monument en Europe du XV^e^ au XVII^e^ siècle* (Le Cabinet des images) : Paris, Les Belles Lettres, 2010, 290 pages, 33 planches (dont 3 en couleurs), deux tableaux.

Inaugurant la collection intitulée « Le Cabinet des images » dirigée par Florence Vuilleumier-Laurens et Daniel Russel, dont le but est de répondre au vif intérêt suscité depuis de nombreuses années par « deux produits de l'*ingegno* » que sont la devise et l'emblème, l'ouvrage, dédié à la mémoire d'un grand savant de l'inscription, Augusto Campana, couronne une série de recherches étendues sur plus de trois lustres dont la seule énumération introduira utilement la recension. Malgré la multiplicité des disciplines qu'explorent les différents chapitres (histoire, politique, rhétorique, histoire de l'écriture, histoire de l'art), ceux-ci s'organisent en une construction cohérente autour de l'étude de cet « orateur silencieux qu'est l'inscription ».

Tandis que le premier chapitre (« Naissance de l'épigraphie moderne », pp. 13-48) tente de brosser le cadre et l'arrière-plan culturel sur lequel va s'ouvrir et prospérer une nouvelle ère de l'inscription, celle qu'inaugure la redécouverte des monuments antiques, de la part des « antiquaires » de la Renaissance (Poggio Braccioloni [1380-1459], Ciriaco d'Ancona [1391-1455], Felice Feliciano [1391-1470]), les chapitres 2 à 4 analysent l'exploitation originale du matériau épigraphique par trois grands créateurs de formes, Giovanni Pontano, Francesco Colonna et André Alciat (« Un des premiers cycles d'inscriptions modernes : le *Tempietto* de Giovanni Pontano à Naples », pp. 49-66 ; « La rêverie épigraphique dans l'*Hypnerotomachia Poliphili* de Francesco Colonna », pp. 67-88 ; « L'invention de l'Emblème par André Alciat et le modèle épigraphique », pp. 89-112). Les chapitres suivants explorent les liens privilégiés que l'inscription va renouer avec le politique, à Rome d'abord, ville des inscriptions monumentales (« Le modèle romain », pp. 113-140), puis, avec le développement des fêtes éphémères (et la multiplication de l'inscription sur tous les supports et notamment ceux des entrées royales et des funérailles princières), dans les cours et les villes de l'Europe baroque et monarchique (« L'image du roi dans la *Pompa introitus Ferdinandi* à Anvers en 1635 », pp. 141-156 ; « La pédagogie des vertus royales dans les décorations funèbres », pp. 157-170). Une troisième partie étudie un phénomène qui a marqué l'histoire de l'écriture et de la librairie : l'apparition de l'inscription pour le livre, l'*elogium*, et son prodigieux succès, qui définit un nouveau genre littéraire, à mi-chemin entre la

prose et la poésie (« L'inscription dans le livre. Naissance d'un genre littéraire : *l'elogium* », pp. 171-188 ; « De la pratique à la théorie : le *cannochiale aristotelico* lu comme un traité de l'inscription héroïque », pp. 189-208 ; « L'orateur et le monument dans l'*ars epigraphica* d'Ottavio Boldoni », pp. 209-220). Une dernière partie traite des grands débats sur le style et sur la langue dont le plus vif est sans conteste celui de la substitution du français au latin dans la France de Louis XIV ; un débat né à l'occasion du projet, jamais réalisé, de l'arc de triomphe du Faubourg Saint-Antoine (« Le débat sur la langue de l'inscription : l'arc de triomphe du Faubourg Saint-Antoine », pp. 221-240) et qui se jouera réellement autour des inscriptions ornant les tableaux d'histoire de Charles Le Brun dans la Galerie des Glaces (« Le chantier de Versailles et la péripétie des inscriptions latines, puis françaises à la lumière des récentes découvertes », pp. 241-262). Ce dernier chapitre, particulièrement fascinant, nous découvre, lettre par lettre, au fil des chantiers de restauration, sous les couches successives de peintures, et grâce à la découverte — par un chercheur norvégien — d'un exemplaire intact de la *Description de Versailles* (non amputé de la liste des inscriptions latines), le déchiffrement des inscriptions latines — dont on doutait même qu'elles eussent été peintes —, sur les cartouches, comme les inscriptions françaises, mais aussi sur les boucliers et les octogones des plafonds. La restitution des inscriptions découle d'un travail philologique remarquable fondé notamment sur l'idée de rapprocher les inscriptions de la galerie des Glaces des légendes gravées sur les médailles conçues à la même époque par la Petite académie et sur la mise en évidence de l'étroite parenté que l'inscription latine des petits tableaux entretient avec le dispositif du revers des médailles ; si bien que l'on mesure, à notre tour, la justesse de l'observation de Pierre Rainssant, garde des médailles du Cabinet du roi à Versailles, quand il assimilait la grande Galerie à un « grand médailler » (p. 252). La lecture de l'ensemble des inscriptions latines révèle ainsi, pour la première fois, un système d'exposition graphique qui, loin de se limiter à une simple fonction ornementale, s'organise en un subtil montage de plusieurs groupes d'énoncés (boucliers, octogones) autour du cartouche central, dans le but de traduire le concept organisateur de la peinture, et qui nous dévoile lumineusement l'intention constitutive de la composition allégorique.

En concluant ce chapitre sur l'importance de l'autre enjeu de ce débat, celui de l'élaboration d'un grand style épigraphique national, capable d'être opposé au modèle latin, les auteurs ferment une époque sur un épisode qui ouvre, à son tour, une nouvelle ère de l'inscription.

Ginette VAGENHEIM.

Mélanges et Recueils divers.

Semanas de Estudios romanos, volumen XIV, a cargo del Prof. José MARÍN : Valparaiso, Pontificia Universidad de Valparaiso, 2008, 286 pages.

Ce riche volume d'hommages, dédié à la Professora Giuseppina GRAMMATICO, atteste, par sa richesse et sa variété, la vitalité des études classiques et de la recherche au Chili. On observe aussi l'importance de la collaboration internationale, notamment de l'apport de l'érudition italienne de L. POLVERINI et U. LAFFI. Cet ouvrage associe l'histoire littéraire (Plaute, César, la mythographie gréco-